

# La femme de hasard

*Les hommes, pensais-je, changent si peu, continuent d'être tellement eux-mêmes, qu'il n'existe qu'une seule histoire d'amour depuis la nuit des temps, qui se répète à l'infini, sans perdre sa terrible simplicité, son irrémédiable infortune.*

Alvaro Mutis    *La dernière escale du tramp steamer*

Le jour où je fis sa connaissance elle était accoudée à la rambarde d'un vieux ferry qui s'appelait le Geroi Alupkaya et poussait sa quille rouillée, ses machines asthmatiques, en direction de Illitchivsk en Ukraine en faisant un incroyable détour par Batumi de l'autre côté de la mer noire. Ce soir-là elle avait noué une écharpe de satin blanc autour de sa tête et fumait de longues cigarettes mentholées dont les arômes glacés masquaient en volutes la puante odeur de diesel. Sans même se tourner vers moi elle me dit je savais que tu étais là, je t'ai vu monter à Varna, c'est extraordinaire comme la mer est grande et comme le temps est trompeur. Nous descendîmes dans sa cabine dont elle avait colmaté le hublot avec un vieux drapeau du royaume de Serbie qui lui servait d'essuie de bain. Là elle m'expliqua qu'elle voyageait pour le compte d'un armateur maltais qui avait une antique maison de famille à Illitchivsk que l'administration territoriale s'obstinait à effacer des cartes. Je crois que j'avais déjà entendu cette histoire. Nous nous enlaçâmes sans mot sous la bannière tricolore frappée de l'aigle à deux têtes et quand elle exulta les yeux clos, sans rien laisser paraître, j'eus la sensation très nette que nous nous connaissions depuis très longtemps.

À Illitchivsk, comme à Odessa d'ailleurs, ils tendaient des draps aux fenêtres et piquaient de clignotants rouges les icônes du Christ Pandokrator. Je la perdis dans la foule qui se pressait sur le parvis de Saint Panteleimon, car ils fêtaient la Pâques orthodoxe dans les chants sombres et gutturaux des hommes. Un instant elle était là devant moi dans la lueur tremblée des bougies puis l'instant d'après elle avait disparu.

Je la retrouvai dans un tortillard andin, le Ferrocarril Central Andino, en surplomb de Huancayo, au fond de la sierra péruvienne, elle y conversait à petits cris avec un vendeur de poules

dont l'amoncèlement de cages caquetantes encombrait jusqu'au plafond le couloir du wagon. Dans les tournants du chemin de fer la cordillère ouvrait ses vertigineux précipices et tout le convoi penchait dangereusement vers le vide avec sa cargaison d'indiennes, d'enfants emmaillotés, de caisses à légumes, de vieux téléviseurs et de gallinacés. Là encore elle eut le chic de s'adresser à moi sans me regarder. Tous les trains de la vie se ressemblent, me dit-elle les yeux plongeant vers la vallée, je t'ai vu sur le quai à Lima, j'ai manqué de te faire signe, nous n'en finirons jamais d'arpenter le monde.

Nous descendîmes dans un très vieil hôtel de Huancavelica dont les cadres jaunis de prairies fleuries et de chutes d'eau tressautaient au passage de l'autobus. Elle enquêtait alors, me disait-elle, pour le compte d'un archéologue bavarois, faussaire à ses heures, et qui s'était fait voler tout son lot de céramiques pré-inca par son associée chilienne, une très belle femme qui lui ressemblait comme une sœur et qu'elle pistait dans ces altitudes. Je n'osai poser de question. Quand nous eûmes à notre tour fait tressauter les cadres de la chambre elle me dit ça fait du bien quand même après tous ces voyages, c'est bon quelquefois de s'arrêter chez l'homme.

Depuis la place des armes qui n'était pas loin on entendait monter les tambours de la *Danza de las Tijeras* dont nous nous perdîmes un peu plus tard dans la foule. Ils lâchaient des taureaux dans les rues et les excitaient avec des cravaches relevées de crêtes de coqs. Un instant je crus la reconnaître de dos, grâce à son écharpe de satin blanc, mais ce n'était plus elle quand elle se retourna, ce devait être la Chilienne.

A Calcutta il y a un grand parc un peu sale que fréquentent les singes, les mendiants et quelques joggeurs essoufflés, pendus à leurs écouteurs. Elle était là assise en tailleur aux pieds d'un banyan qui abritait une déesse sous verre dans son énorme tronc, elle distribuait du pain aux corneilles. Tu as mis du temps à venir, me dit-elle, mais dans ce pays tout arrive, les dieux aiment les voyageurs. Non loin nous aboutîmes au Vikemandarapata lodge, une chambre ténébreuse qui surplombait les cuisines d'un

restaurant bondé. Entre les tintements de vaisselle et les hurlements des serveurs elle me révéla qu'elle travaillait pour une société savante sise à Ostende et documentait une étude historique sur l'éphémère comptoir belge de Banquibazar. Cette fois je ne crus pas un mot de son histoire, la Belgique ressemblait d'ailleurs dans sa bouche à une abstraction pure. Dans les vapeurs de poulet tandoori elle se laissa couler entre mes bras comme si nous étions la veille encore à Huancavelica, enlacés entre ciel et terre, avec au-dessous de nous les klaxons et les taureaux qui nous faisaient fête. Puis quand ce fut accompli, elle me dit avec cette suavité traînante qui était la sienne : ce qui est bien avec toi c'est que tu ne changes pas vraiment, tout change autour de toi mais rien ne change, au fond nous avons dû être frère et sœur dans une autre vie.

Je la retrouvai deux ans plus tard près d'un hangar crasseux de l'aéroport de Malabo Santa Isabel, en Guinée Equatoriale. Elle avait laissé tomber l'écharpe blanche pour un ensemble boléro-short en voile de coton qui soulignait ses formes sportives et son impatience naturelle. S'avançant vers moi sur le tarmac, ôtant d'amples lunettes solaires elle me dit cette fois nous avons bien failli nous rater, j'ai les autorisations depuis une heure, ce monde ne nous laisse décidément pas de répit. Je la suivis jusqu'au recoin le plus sombre du hangar tout au bout d'un labyrinthe de balles de coton où nous pûmes avoir notre intimité et nos aises malgré la touffeur ambiante. Couchée nue sur un ballot dont s'échappait la matière crémeuse elle m'expliqua qu'elle accompagnait un transport de matières dites sensibles à destination des Grands lacs. L'acheminement était semé de chicanes administratives qui se résolvaient toujours en palabres et en dollars. Ils recyclent leurs vieilles pétaudières, me dit-elle, puis ce sont des enfants et des fous qui s'en saisissent, tout cela est d'une grande cruauté, j'aurais dû décliner la mission. Nous fîmes alors l'amour avec une infinie tendresse, son beau corps moiré de sueur était ligné de tout son long par un fin trait doré qui tombait d'entre deux tôles disjointes de la toiture. Lorsque ses yeux se rouvrirent, je lui demandai ce qu'elle cherchait en

courant ainsi de par le monde. Elle mit du temps à me répondre. C'est ma vieille nostalgie, souffla-t-elle, je poursuis un rêve qui est toujours ailleurs, dont je n'arrive pas à me guérir. Je voulus savoir si elle avait une image de ce rêve et ses yeux aussitôt se brouillèrent, ils étaient très vastes, entre le vert et le gris, d'une couleur que je n'avais jamais observée. Elle sourit parce qu'elle pleurait un peu. Puis elle eut cette réponse étrange, inoubliable : ce n'est pas tant une image qu'une lumière, me dit-elle, la lumière du pays lointain.

Un téléphone hululait, tout près du portail on entendait vrombir un avion à hélices tandis qu'un haut-parleur aboyait au loin du côté de la tour de contrôle. Elle se rhabilla sans hâte, hurla qu'elle arrivait, s'engagea dans le couloir de ballots, remit ses lunettes fumées, puis sur la piste brûlante où une jeep venait à sa rencontre, elle se retourna un instant pour me faire un signe.

C'est la dernière image que j'ai d'elle. Depuis, j'ai voyagé à sa recherche mais elle n'apparaît plus ici ou là sur la crête du hasard. Certaines fois elle vient me visiter dans ma nuit profonde et je garde un long moment cette morsure sublime de l'avoir croisée. Puis le réel se charge de dissiper mon rêve, je perds sa belle silhouette, l'air est vif, le vent fort et le monde vaste, il me faut repartir.